



Associations des familles Ceyrat

Vendredi

13 MARS 2020

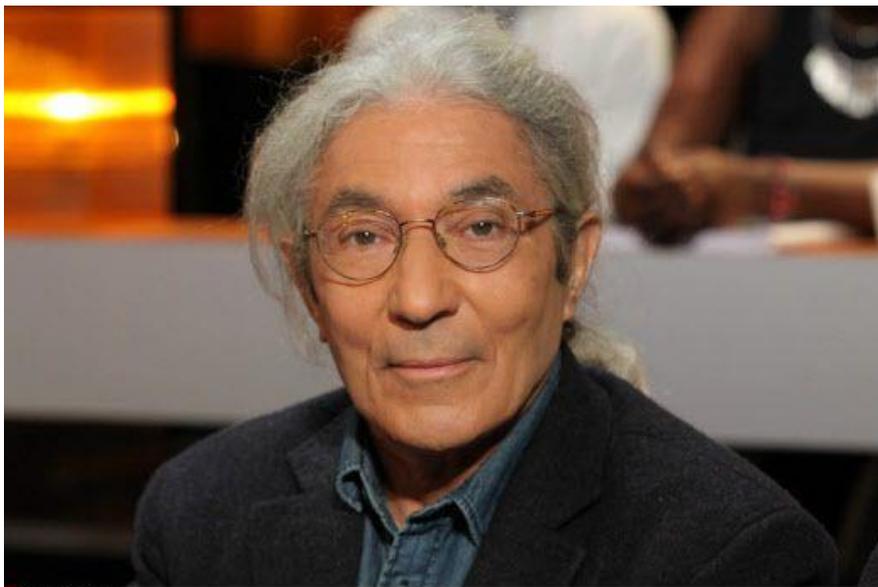
Livres présentés :

Serge JONCOUR



L'amour sans le faire

Boualem SANSAL



Le train d'Erlingen

Olga TOKARSCZUK



Les ossements des morts

Sylvain PRUDHOMME



Sur les routes

Thomas GUNZIG



Feelgood

Laurent GAUDE



Le soleil des Scorta

Serge Joncour
L'Amour
sans le faire

roman

« Ne pas pouvoir s'aimer,
c'est peut-être plus fort
que s'aimer vraiment. »

rentrée littéraire
Flammariion

Serge Joncour aurait-il donné la plus belle part de lui-même dans son 10^e roman, *L'amour sans le faire* ? C'est l'histoire croisée de Louise, Franck et Alexandre, son frère cadet mort accidentellement mais tellement présent tout au long du livre. Le lecteur entre rapidement dans la vie de ces personnages et se fond dans cette campagne si bien dépeinte que les images se dessinent nettement, à la manière d'un film. On ressent jusqu'à la chaleur écrasante de cet été, où Franck et Louise, tous deux éprouvés par la vie, se retrouvent, plantés dans ce décor. Ils ne se connaissent pas mais semblent se reconnaître unis par leur drame commun. « Parfois il arrive de se sentir instantanément proche d'êtres dont on n'a pas vraiment fait la rencontre, mais naturellement un lien se tisse, sans effort, sans volonté, par le seul fait d'une gigantesque coïncidence »

Franck, qui a fui la ferme familiale, ressent le besoin d'y retourner, 10 ans après l'avoir quittée. « Alexandre ne comprenait pas que son aîné ait l'envie de quitter tout ça. Au fil des mois s'accroissait chez lui le sentiment de trahison ».

"Elle sait aussi que sa vie on ne la refait pas, c'est juste l'ancienne sur laquelle on insiste"

Après le cimetière, à l'enterrement d'Alexandre, chacun est reparti dans sa vie : Franck en ville, avec sa caméra pour mener une carrière artistique avec Helena, sa fiancée, couple qui se dénoue après 12 ans de vie commune et rien au bout, pas même un enfant ; Louise en survie, dévorée par la disparition d'Alexandre, qui porte un visage de chagrin, un poids énorme, elle ne tient qu'à un fil. « Rien n'effacera Alexandre, elle le sait, elle sait aussi que sa vie on en la refait pas, c'est juste l'ancienne sur laquelle on insiste ».

Alexandre « le petit » grandit donc à la ferme élevé par les parents de Franck qui ignore son existence. A son arrivée à la ferme, Franck tombe sur ce gamin « solaire » et sur Louise, sa mère. La rencontre entre ces trois êtres arrive comme un arc-en-ciel après la pluie, il y a comme un goût de renouveau, de soleil après les larmes, le tout emporté par l'énergie débordante de ce petit astre de 5 ans qui illumine tout et aide les adultes à renouer.

Ici, à ce point du livre, à la manière d'un Pagnol, la nature tient un rôle prépondérant

Bien qu'étouffante, l'atmosphère s'apaise. Les éléments se mettent en place, on respire, même la table en chêne prend l'air. L'amour s'instille au fil des pages, tout en retenue. Cet amour sans le faire, sans le dire, apparaît dans sa forme la plus puissante au milieu de cette nature prégnante, à la fois destructrice et source de vie. Ici, à ce point du livre, à la manière d'un Pagnol, la nature tient un rôle prépondérant. Personnifiée, elle apparaît comme celle qui sait régénérer par ses multiples charmes ceux chez qui elle a semé le malheur. A l'image de ces deux êtres, liés par le même drame puis par le même amour naissant. Il y a là comme un chiasme dans les sentiments.

De la sensibilité sans misérabilisme, l'audace et le talent qu'il faut pour décider de rendre intéressante une fuite d'eau dans un champ, ce roman, à la fois rural, social et très contemporain, offre une large palette de sentiments humains, explore chaque personnage jusqu'au fond de son âme, en retourne chaque recoin comme un sanglier une terre grasse. Zone critique

Serge Joncour a ses fidèles lecteurs, ils sont nombreux. Voici un beau roman sur la difficulté de communiquer, sur l'importance fondamentale des racines, du terroir. La

nature, tantôt violente, terrible, tantôt apaisée, ensoleillée, poétique, y est très présente. On assiste à de belles rencontres avec un registre réaliste, pudique. Les sujets profonds ne sont pas absents : misère sociale, famille, parentalité, amour de soi-même et du prochain, solitude, précarité des sentiments. Un doux lamento tourné vers l'espérance. Une belle écriture en demi-teinte. Un roman attachant.

Sylvain Prudhomme



PRIX FEMINA 2019
PRIX LANDERNEAU
DES LECTEURS 2019



Échabère Gallimard

Par les routes

La rédaction l'a lu

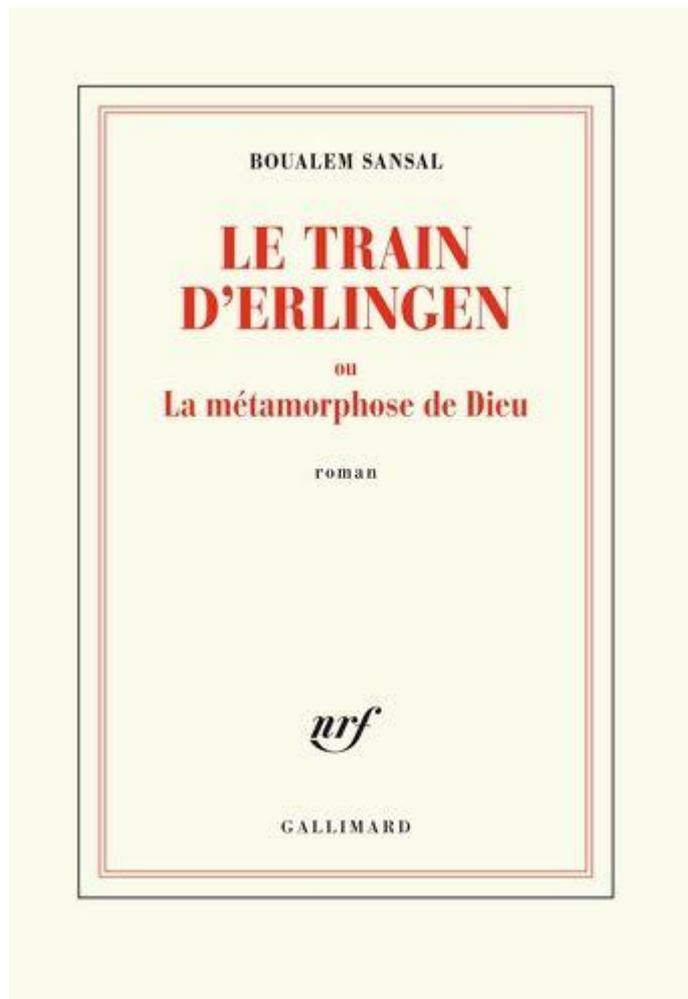
Le nouveau roman de Sylvain Prudhomme est plein d'une beauté mélancolique. Il y est question de la vie, de l'amour et des chemins que l'on prend. Un homme arrive, un autre part, le premier trouve sa place et le second s'égare.

Sacha, le narrateur, est écrivain. A bientôt quarante ans, il quitte l'effervescence parisienne pour emménager à V., une petite ville du sud : « je comptais mener une vie calme. Ramassée. Studieuse. Je rêvais de repos. De lumière. » Par un de ces hasards dont la vie a le secret, il retrouve à V. un ami perdu de vue depuis dix-sept ans qu'il nomme « l'autostoppeur ». Avec lui, Sacha a sillonné le monde avant d'abandonner le nomadisme érigé par son compagnon de route en mode de vie. Or ce dernier est désormais installé avec femme et enfant, et travaille à son compte dans le bâtiment. Mais derrière cette façade, l'homme n'a pas changé et poursuit ses voyages en autostop quand l'envie lui prend de tailler la route, laissant seuls Marie et Agustín pendant des jours. Au

fil des services rendus, des confidences échangées, Sacha se rapproche insensiblement de Marie tandis que l'autostoppeur s'absente de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, animé d'un obscur besoin d'ailleurs, s'effaçant peu à peu comme s'il déléguait sa vie à Sacha, ne se manifestant que par l'envoi de cartes postales : drôle de ménage à quatre...

Réflexion sur la géographie des sentiments, sur les désirs et la liberté dans le couple, le roman définit l'œuvre d'une vie tout en rappelant le mythe d'Ulysse. C'est le retour qui donne son sens au voyage, et sans retour à Ithaque, ici V., l'errance de l'autostoppeur semble dépourvue de sens, n'était celui que lui donne Sacha l'écrivain. Mais comme chez Dante, l'inextinguible soif d'exploration du héros pourrait bien le conduire à la disparition. Du grand art. Onlalu

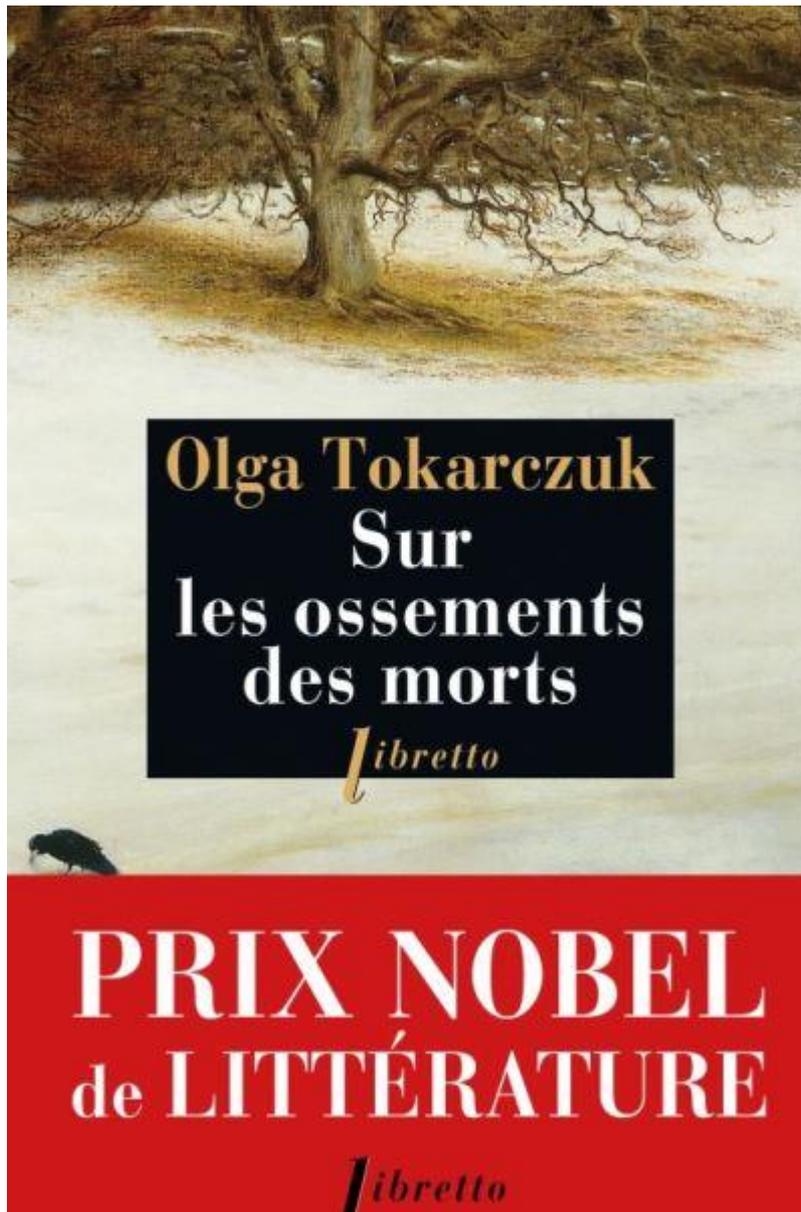
Un roman bien écrit, avec une écriture simple et lisse, des phrases courtes. On voyage sur les routes françaises, découvrant, forêts, plages, libellules C'est varié. Et tous les sens sont sollicités en particulier l'odorat. C'est aussi l'occasion de découvrir des portraits automobilistes au fil des rencontres. On arpente notre pays au gré des villages traversés, des personnes rencontrées. Un roman géographique, plein de fraternité, de vécu, de beaux décors. Le voyage est à l'honneur avec poésie, délicatesse.



Luxuriante, virulente, absolument baroque, telle est la fiction anticipatoire de l'auteur algérien. Tel un double vitrail ayant volé en éclats, le puzzle polyphonique de Boualem Sansal se construit pièce par pièce sous les yeux dessillés du lecteur. Mêlant l'épopée à la gouaille, ce roman épistolaire donne la parole à des femmes dont les destins, opposés et parallèles, sont mis en abyme dans la géodésique du malheur et le cercle vicieux de l'Histoire. Dans le premier volet du diptyque, Ute Von Ebert, cheffe d'une puissante dynastie industrielle allemande, écrit à sa fille Hannah, en lui racontant la fortunée migration de ses ancêtres (premiers acteurs de la mondialisation) et sa vie de nantie dans la petite cité d'Erlingen : assiégée par un mystérieux ennemi qui veut la soumettre, la population inquiète attend un train d'évacuation... Dans le second volet tout aussi alerte, déluré et chatoyant de verve, Léa, qui, comme Hannah, habite Londres, écrit à sa mère disparue, Élisabeth Potier, professeure d'histoire-géographie à la retraite, en Seine - Saint-Denis, victime collatérale de l'attentat du 13 novembre 2015 à Paris. Léa tente de recoller les morceaux de la tragique destinée et du roman inachevé de sa mère, dont l'identité se confond avec Ute, son personnage. Ruminant les enfers de Kafka, Buzzati, Baudelaire ou Gheorghiu, tout en interrogeant l'utopie de Thoreau, cette chronique romanesque

clairsemée de références bibliques est une fable éloquemment satirique sur nos temps de guerre économique, de mondialisation matérialiste et de terreur fanatique, contre les nouveaux dieux totalitaires de la Cité. Etudes

Voilà un livre très engagé, très militant, qui fait réfléchir sur l'extrémisme religieux. L'auteur prestigieux est un lanceur d'alerte qui nous invite à travers dans cette narration gigogne à ne pas nous laisser manipuler, y compris au nom de Dieu. Un texte puissant et très érudit, parfois confus car il s'éloigne des cadres habituels de la narration. Il nous incite à ne plus être soumis à nos peurs, à nos angoisses, à nos lâchetés, à résister.



Janina Doucheyko est un personnage passionnant.

Retraitée, elle vit seule dans un hameau quasiment abandonné de presque tous ses habitants l'hiver durant.

Elle fait des rondes régulières, devient gardienne des lieux pour endiguer si nécessaire, les assauts de l'hiver.

Un matin, elle retrouve un de ses voisins, braconnier, mort étouffé par un petit os : premier mort et pas le dernier.

La police enquête.

C'est un personnage marginal et bien attachant que cette dame Janina.

Elle porte un regard sur le monde tout à fait singulier et saisissant.

Elle est passionnée d'astrologie, a une éthique qui ma foi, vous le découvrirez, a une logique implacable.

La nature, les animaux tiennent toute la place dans cet ouvrage face aux

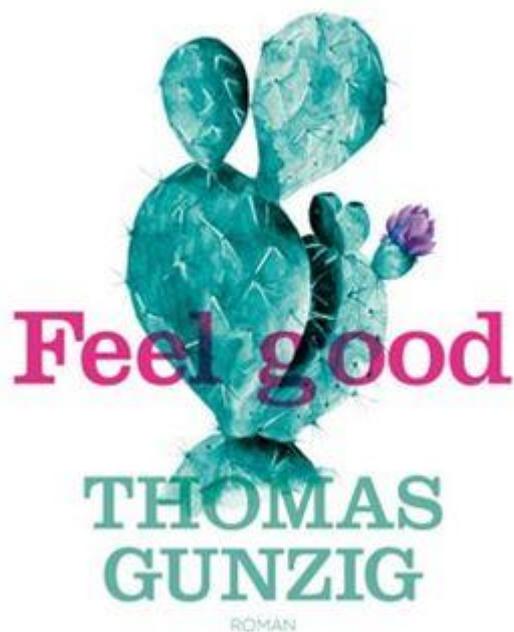
chasseurs qui se croient tout puissants.

Mais les théories développées et partagées par Janina la font passer pour folle.

C'est une belle fable dans laquelle on se laisse porter avec délectation.

On se sent du lieu et cette Janina, on aimerait bien la rencontrer. Le bateau livre

Cette auteure polonaise inconnue pour beaucoup est prix Nobel de Littérature et ce n'est pas un hasard. Son roman est une fable écologique très engagée sous forme de polar, nimbée de fantastique, avec un titre très original. Un très bon livre inoubliable parce que le personnage principal est époustouflant, que le récit est très intelligemment mené avec une écriture ciselée, que la critique de la société est corrosive, que nos rapports avec la nature et le monde animal sont très bien mis en relief...sans oublier une pointe d'humour... noir, naturellement. Un roman atypique d'exception à découvrir absolument.



La vie d'Alice, sans être folichonne, n'est pas catastrophique. Du moins au départ. Enfant, ado, puis jeune adulte, tout s'enchaîne plus ou moins bien. Famille, scolarité, amours, travail, enfant, Alice n'est pas malheureuse. Elle trouve un équilibre tant bien que mal. Jusqu'au grain de sable : le départ en retraite de sa patronne.

Ce que raconte Thomas Gunzig dans son roman *Feel good*, à travers la vie d'Alice, c'est qu'un grain de sable peut aujourd'hui être fatal. A partir du moment où la boutique de chaussures où elle travaillait ferme, où elle perd son emploi, la vie d'Alice bascule. Elle voulait le meilleur pour son fils, et, de renoncement en renoncement, elle ne parvient même plus à lui fournir ce qui lui semble basique...

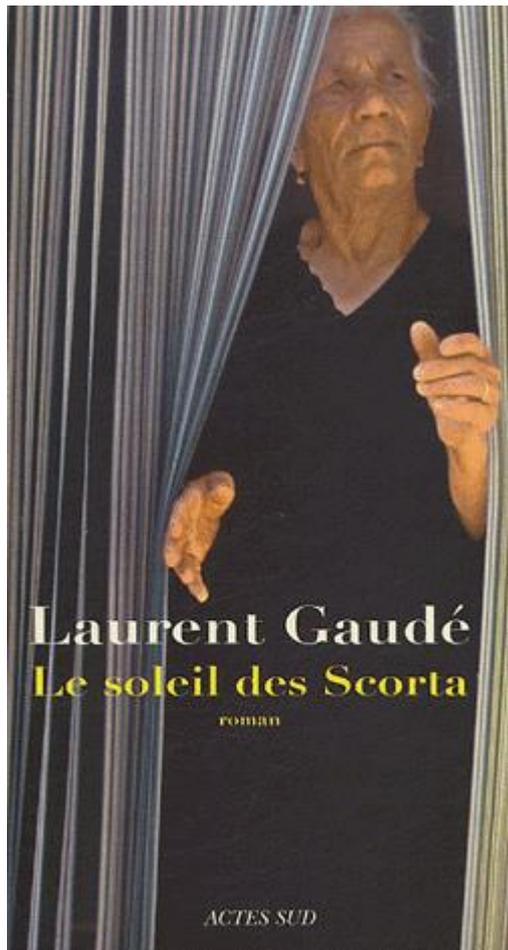
... une enfance qui serait suivie, comme le prédisaient les statistiques, par une vie précaire, une vie qui serait comme celle de sa mère: une vie "au bord du gouffre"...

La situation d'Alice est grave, dramatique même, mais Thomas Gunzig la traite néanmoins avec beaucoup d'humour. Pour mieux souligner les absurdités de notre société. Pour dire les méfaits de la solitude qui englobe tout quand rien ne va. Acculée, laissant s'empiler les rappels de factures, Alice envisage même d'enlever un bébé pour demander une rançon qui la sortirait de la misère.

C'est sa rencontre avec Tom, un écrivain qui a connu des jours meilleurs, qui va marquer un tournant dans la vie d'Alice. Cette rencontre rompt leur isolement, ce qui est déjà un grand pas. En plus, ils collaborent pour écrire "le" succès de l'année. Après la satire de la société, celle du monde de l'édition... Et le roman feel good qui devrait mettre Alice et Tom à l'abri du besoin!

Du rire aux larmes et inversement, Thomas Gunzig signe un roman moins léger qu'il n'en a l'air, qui se lit comme un feel good... Le Berry républicain

Encore un titre original pour un roman très sympathique, avec des personnages humains et attachants. Un bon livre sur notre société et le monde de l'édition, en particulier. On sent le vécu. C'est écrit avec justesse. Facile à lire et vraiment plaisant. Un roman tonique, caustique, qui donne la pêche malgré les situations difficiles évoquées mais l'espoir prend le dessus. Tous ceux qui l'ont lu l'ont adoré sans réserve.



Tout commence mal pour les Scorta. En 1875, Luciano Mascalzone, après avoir purgé sa peine de 15 ans de prison, retourne à Montepuccio, un petit village du sud de l'Italie, dans les Monts Gargano, dans la région des Pouilles. Il arrive dans le village avec une seule idée en tête : posséder Filomena Biscotti, une jeune femme qui l'a obsédé pendant toutes ces années de prison. De cette union, naîtra l'enfant du péché, Rocco, car les habitants de Montepuccio voient d'un mauvais œil cet enfant, issu d'un viol et du péché. De là, naît la malédiction de la lignée des Scorta, maudite et méprisée, soumise à l'opprobre des habitants. Rocco, devenu bandit, se marie avec la Muette, trois enfants Scorta-Mascalzone naissent alors de cette union maudite : Domenico, Giuseppe, et Carmela, bientôt rejoints par Raffaele, leur frère « de cœur ». L'histoire de la famille se poursuit alors, de générations en générations ; la famille s'agrandit (Donato, Elia...) jusqu'à la petite fille de Carmela : Anna. Parallèlement à cette saga familiale, la voix de Carmela hante le roman, s'exprimant à la première personne et livrant toute la souffrance de cette famille. C'est elle qui sera la plus « maudite » refermant sur elle une éternelle blessure. Son père Rocco, par un geste anodin, a « déposé le malheur » dans ses cheveux. « Je suis la seule à avoir été marquée ».

Leur histoire, se déroulant à Montepuccio, va de l'apogée de la famille à une lente descente aux enfers, en passant par New-York. Mais le roman n'est pas que la description de l'horreur ; il constitue un véritable message d'espoir et de foi en l'avenir.

« Scorta » ne vient pas d'une descendance, c'est un nom créé par Rocco Mascalone lui-même. C'est un nouveau nom : « mélange du patronyme de son père et de celui des pêcheurs qui l'avaient recueilli », comme s'il avait créé lui-même le nom de sa légendaire malédiction.

Une saga familiale bouleversante qui exalte les valeurs familiales comme les plus précieuses

« Tu n'es rien, Elia. Ni moi non plus. C'est la famille qui compte. Sans elle, tu serais mort et le monde aurait continué de tourner sans même s'apercevoir de ta disparition. Toi et moi, pris seuls, nous ne sommes rien. Mais les Scorta, les Scorta, ça, c'est quelque chose. »

Envers et contre tout, les Scorta resteront soudés. Ce livre n'est pas seulement l'histoire de la descente aux enfers d'une famille mais plutôt une leçon de ce que la vie peut nous réserver et nous rappelle qu'avec un peu d'espoir et de volonté, tout homme peut améliorer son quotidien et construire son propre avenir. Le roman est aussi une ode à la famille, donnant vie à certaines scènes comme de véritables tableaux, saisissant l'instant, plein d'émotions, qui nous plonge dans l'Italie du Sud, où chaque lecteur pourra s'identifier.

La famille est mise à l'honneur mais c'est aussi un véritable credo qui apparaît à travers ce roman, exaltant les valeurs du travail et de l'espoir, même quand tout est sombre dans une vie : *« Il faut profiter de la sueur. Car c'est les plus beaux moments de la vie. Quand tu te bats pour quelque chose, quand tu travailles jour et nuit comme un damné et que tu n'as plus le temps de voir ta femme et tes enfants, quand tu sues pour construire ce que tu désires, tu vis les plus beaux moments de ta vie. »*

Le roman a aussi une portée critique sous-jacente, il dénonce la cruauté de l'immigration clandestine, le règne de l'argent ou encore l'empire de certaines personnes sur l'opinion publique dans les petits villages de campagne ainsi que le poids dévastateur des superstitions, qui plonge des habitants dans l'obscurantisme et des familles dans la déchéance.

L'Italie à l'honneur à travers une leçon de vie

« On mange dans le Sud avec une sorte de frénésie et d'avidité goinfre. Tant qu'on peut. Comme si le pire était à venir. Comme si c'était la dernière fois qu'on mangeait. Il faut manger tant que la nourriture est là. »

La fraîcheur exotique italienne est mise en valeur et bouscule nos rapports à la nature. Laurent Gaudé nous rappelle surtout aux bonheurs simples de l'existence humaine : la bonne nourriture, l'amour de son entourage... Le roman est truffé de

clins d'œil aux emblèmes italiens, l'huile d'olive, le « bien manger » (« *Peppe pancia piena*[1] ») et surtout... le soleil : « *Nous sommes nés du soleil. Sa chaleur, nous l'avons en nous. D'aussi loin que nos corps s'en souviennent, il était là, réchauffant nos peaux de nourrissons. Et nous ne cessons de le manger, de le croquer à pleines dents. (...) Nous sommes les mangeurs de soleil* ». La puissance d'évocation de l'œuvre est remarquable : on sue parfois sous l'effet oppressant de la chaleur !

A travers la violence prégnante de cette œuvre qui nous transmet par ailleurs la force de cette famille, le roman fait apparaître une leçon de vie qui nous fait nous rendre compte qu'il faut profiter de chaque instant. On comprend que rien n'est plus précieux que la famille, et que, de générations en générations, celle-ci se construit et change au fil des années.

La force brute de cette œuvre tient au fait que tout homme, dans sa vie, revient à un certain moment à ses racines, à son patrimoine familial et porte en lui un lien irréductible à sa famille.

A travers un style concis et la force de caractère de ses personnages, Laurent Gaudé signe ici l'une de ses meilleures œuvres. Découvrez ce véritable bain de soleil pour le cœur et l'imagination !!*envolée culturelle*

Un classique, une œuvre forte, puissante qui montre l'évolution d'un village avec l'arrivée des touristes, de l'argent
Récit très humaniste sur

la famille, la solidarité,
la transmission, le
sacrifice sous le chaud
soleil de l'Italie
profonde.